

Dieux, héros et médecins grecs. Hommage à F. Robert. Ed. M. WORONOFF, S. FOLLET, J. JOUANNA. Presses Universitaires Franc-Comtoises 2001. 225 pages avec une bibliographie de F. Robert.

[ISBN 2-84627-017-1]

Compte rendu par Elvira Pataki, Université Catholique Pázmány Péter, Hongrie - ERGA

Le volume consacré à l'un des personnages les plus réputés de la philologie française du XX^e siècle se compose des exposés présentés par ses anciens étudiants à l'occasion d'une journée d'hommage à Fernand Robert (1908-1992). Dans la préface, en esquissant le portrait du dédicataire, les éditeurs évoquent les étapes les plus importantes de sa carrière. Ils citent les travaux sur la religion grecque du jeune chercheur formé à l'ENS et à l'*École Française d'Athènes*, et ses études homériques qui furent constantes même pendant ses années de prisonnier de guerre. Ils se souviennent du professeur emblématique de la Sorbonne avec ses lectures inoubliables, de son personnage de pacifiste formé par les valeurs morales des œuvres antiques ainsi que de son engagement pour les études classiques dans le rôle du président de l'*Association Guillaume Budé*. Les trois axes du volume annoncés dans le titre désignent les domaines les plus importants des travaux de Robert en donnant au recueil une structure claire.

Après la bibliographie du dédicataire se trouve un groupe d'études largement influencées par les recherches homériques de Robert, surtout par son *Homère* (1950) dont le thème majeur était la représentation de la condition humaine dans l'épopée archaïque. D. Aubriot, en analysant le vocabulaire employé dans l'*Iliade* pour représenter l'état d'âme et les réactions psychiques d'Achille, met en relief la nature double du héros. Les termes relatifs à sa rage correspondent au courroux divin, les paroles de ses victimes pour octroyer sa clémence sont empruntées aux hymnes aux dieux. D'autre part, l'examen des métaphores concernant le guerrier (basées sur l'image du feu et des animaux sauvages) confirme l'hypothèse d'un personnage à la fois immortel et humain, qui à la fin de son existence terrestre renonce à sa divinité en se préparant à subir les passions des hommes. Avec la notion de cette *mesure divine de l'humanité*, l'article rend hommage aussi à l'auteur de *L'humanisme - essai de définition* publié en 1946.

Robert quant à lui remarquait le contraste que l'on peut observer chez Homère entre des dieux immobiles liés à un certain lieu de culte et les autres personnages divins tout-puissants avec le don de l'ubiquité. Cette duplicité est le point de départ pour M. Woronoff qui met en parallèle les figures de Zeus dans les épopées. En ce qui concerne l'*Iliade*, il souligne la duplicité qui se laisse découvrir entre le protecteur d'Achille inaccessible sur les cimes de l'Olympe et le dieu local vénéré par les Troyens. Pour le Zeus lointain de l'*Odyssée*, il n'incarne plus un pouvoir absolu, les références à sa volonté annoncées par des figures épiques peuvent être considérées comme des allusions à la bonne ou mauvaise chance, mais peuvent aussi masquer le manque de force d'agir chez les mortels.

La dernière des études homériques, signée par P-P. Campagnet, vise à éclairer l'énigme de l'oiseau *chalcis* mentionné dans la scène de la noce sacrée de l'*Iliade* (XV, 291). L'auteur mène un examen iconographique prenant en considération une remarque de Robert et considère le *chalcis* comme un fétiche phallique camouflé en oiseau, chargé de fonctions apotropaïques.

La deuxième unité, composée de quatre études, se rattache aux travaux de Robert sur le théâtre grec. F. Chamoux paraphrase la question souvent citée de son maître (*Qu'est-ce qu'un dieu grec?*) et reconsidère les principes de nos connaissances sur les œuvres scéniques : *qu'est-ce que nous avons conservé du théâtre grec?* L'auteur se concentre sur trois problèmes : il scrute les causes de la prolifération artistique presque incroyable des tragédiens athéniens, il se penche ensuite sur le préjugé concernant la décadence du théâtre grec à l'époque hellénistique et, finalement, il épouse les pensées de Robert sur la fonction religieuse du drame.

S. Saïd analyse la position sociale des tragédiens dans la démocratie athénienne. A la recherche d'une approche historiquement objective, elle met ses lecteurs en garde contre la tradition biographique fondée souvent sur la projection des motifs littéraires sur les vies des auteurs. D'autre part, elle donne des exemples de mésinterprétations des sources épigraphiques (voir le débat sur les faits militaires de Sophocle). Son examen détaillé et illustré par des exemples tirés des orateurs et de Platon souligne le caractère artisanal de la profession scénique ainsi que son athénocentrisme. Ses remarques concernant la rémunération officielle des auteurs et leur éventuelle corruptibilité ainsi que sur leur fonction de propagande sont particulièrement intéressantes.

L'art d'Aristophane est au cœur de deux articles. A. Blanchard se penche sur la scène de libération des *Thesmophories*. L'Euripide aristophanien, en essayant de libérer son parent capturé par les femmes, cite en vain les tirades annoncées dans les différents épisodes de ses tragédies. Les mauvaises intentions d'Aristophane envers le tragédien, dit Blanchard, sont évidentes. Selon la tradition historiographique bien connue après l'échec de l'aventure en Sicile, les Athéniens emprisonnés dans les carrières de Syracuse ne retrouvent leur liberté que par la performance des chœurs euripidiens. En conséquence, l'origine de l'art comique d'Aristophane ne peut pas être simplement réduite à la théorie carnavalesque, à l'idée de la purification de la société par le rire. Vu les événements athéniens de ces années, les comédies comme les *Thesmophories* ou bien les *Nuées* (avec l'extermination virtuelle de Socrate) sont plutôt des *jeux de massacre*. Leur auteur, suggère l'article, est très loin de toute naïveté en ce qui concerne les conséquences de ses comédies.

J. Taillardat, expert incontournable des métaphores aristophaniennes reprend l'image peu claire de la chienne de Sériphos dans les *Acharniens* (vv. 541-42) et la considère comme une allusion aux faits historiques de la veille de la guerre du Péloponnèse.

La philosophie grecque est représentée par les études de S. Follet et J. Laborderie. Le premier examine une métaphore du *Phèdre* (66 b). La traduction exacte du mot *atrapos* qui dénote chez Platon le chemin de la connaissance est une affaire de première importance. Doit-on entendre un chemin direct type *via regia*, un sentier avec des virages ou bien un raccourci? L'analyse s'appuie sur les différentes étymologies du mot. En examinant ensuite les autres notions platoniciennes concernant la recherche intellectuelle et ses obstacles causés par le corps, l'article considère le mot sentier comme l'équivalent d'*atrapos* pour désigner la procédure quelquefois pénible de la recherche de la vérité.

J. Laborderie travaille sur la réception aristotélicienne de la théorie de l'état idéal chez Platon et suppose l'usage manipulateur du texte platonicien chez Aristote. Le Stagirite, dit-il, en critiquant certaines idées des dialogues tardifs omet avec conscience plusieurs éléments platoniciens, lesquels dans la suite sont utilisés en guise de remarques aristotéliciennes pour démontrer les erreurs de son maître.

La série des cinq études à la fin du volume est liée à la médecine grecque, domaine majeur de recherche pour Robert. Le passage de la littérature aux œuvres scientifiques se réalise par la contribution de J. Bompaire qui analyse des morceaux des dialogues de Lucien concernant des maladies, des médecins et leurs méthodes. Il souligne l'érudition scientifique remarquable du sophiste, et examine l'ambiguïté de Lucien envers les guérisseurs, qui malgré leurs ancêtres divins se battent en vain contre la mort.

Les études suivantes illustrent la continuité des recherches commencées par Robert dans le cadre de l'atelier hippocratique de Paris. L'analyse critique signée par M-P. Duminil se penche sur une recette pharmaceutique qui se lit dans les *Blessures* (c. 12) et la décharge d'une glose redondante insérée dans le texte. J. Jouanna qui a repris les travaux de Robert sur l'édition critique des *Épidémies* rend hommage à son ancien collègue par une remarque lexicographique concernant un serpent, protagoniste d'une scène de mort bizarre (le reptile se glisse entre les lèvres d'un jeune homme ivre). A propos de sa collecte des termes hippocratiques démodés F. Skoda examine le talent lexicographique de Galien.

Depuis sa redécouverte en 1892, la collection hellénistique des notes médicales dénommée *Anonymus Londoniensis* était considérée comme le document le plus important pour la future reconstruction de la doctrine d'Hippocrate, elle-même connue seulement par des fragments et des sources intermédiaires. L'article d'A. Thivel qui met en relief le caractère d'amalgame du texte, doit, hélas, faire reculer ces espoirs. En traitant les étiologies des maladies, l'auteur inconnu des notes contamine deux théories, celle des poches d'air (*physai*) considérée généralement comme une notion hippocratique avec celle des déchets innocents accumulés dans le corps (*perissómata*), d'origine aristotélicienne.

Après l'unité formée des études hippocratiques, la dernière contribution du volume revient aux sujets littéraires. M-H. Quet évoque dans son introduction la conception de Robert sur le développement des divinités grecques (*C'est le devenir historique qui fait des dieux et il ne procède guère par déduction*, écrivait l'auteur d'*Artémis et Athéna*). Dans le sillon de ces idées, l'étude de Quet se concentre sur la notion de l'inspiration dans un discours d'Aelius Aristide prononcé vers 145-147. Le futur protégé d'Asclépios, à cette époque, n'est qu'un jeune rhéteur inexpérimenté. Son *logos* rend compte de ses réactions émotionnelles subies à l'occasion de la performance d'un panégyrique à Pallas et qui ont été provoquées tant par ses paroles propres que par la déesse célébrée.

La présentation matérielle du volume est sans reproche – le seul regret que l'on puisse exprimer est le manque total d'index. Ce riche recueil des études sur l'épopée, le théâtre, la philosophie et la science grecque qui par ses proportions représente correctement l'ampleur de l'œuvre robertienne est un excellent témoignage de son influence et de la continuité des travaux inaugurés par l'ancien maître.